

Réponse à Michaël Parsons par Yvonne Gutierrez

D'abord merci pour ce témoignage si juste qui ouvre à une large réflexion sur la question ardue de la formation du psychanalyste. Si difficile en effet que, comme vous le dites vous-même, il n'y a pas de bonne réponse, simplement peut-être des procédures moins mauvaises que d'autres. De fait la formation du psychanalyste nous confronte d'emblée à un paradoxe : il n'y a pas de formation possible sans une institution qui d'une manière ou d'une autre garantisse cette formation. Certes on peut se former sans faire partie d'une institution. Il existe en France des analystes tout à fait compétents qui ne sont pas membres d'une institution. Ils ont néanmoins fait une analyse, des supervisions avec très généralement des analystes connus et reconnus par une institution. Ils assistent à des conférences, des séminaires des congrès. Bref, ils se forment grâce aux institutions existantes qui, elles, en prétendant offrir une formation aux candidats analystes sont nécessairement amenées à garantir cette formation. Or les exigences institutionnelles sont dans une large mesure peu compatibles avec celles de l'analyse. La psychanalyse – et cela vous le dites aussi – est une expérience qui vise à permettre au sujet un plus de liberté, une désaliénation, une plus grande capacité d'invention. Une institution quelle qu'elle soit, ne peut fonctionner sans un minimum de réglementation, de procédures, de contrôles qui vont sinon s'opposer en tout cas gêner cette ouverture vers la liberté et la création. On peut certes tenter de trouver un équilibre entre ces exigences contradictoires, mais c'est parfois extrêmement difficile et, pour reprendre vos propres termes, il existe une tendance « à surinvestir une des deux faces ». Ce paradoxe comme cette tendance vont se retrouver à tous les stades du processus de formation.

Je voudrais, pour ma part, insister sur ce qui constitue le début mais aussi l'essentiel de la formation de l'analyste, à savoir l'analyse de l'analyste et les questions que pose l'analyse de formation. Il y a un point sur lequel, tout le monde, toutes les institutions qui se donnent la mission de former des analystes, quels que soient leur choix théorico-cliniques, sont d'accord. Tous ont la même exigence : que le futur analyste ait lui-même fait l'expérience d'une analyse. Mais cela pose aussitôt une question : comment peut-on s'en assurer ? Il ne suffit certes pas de s'allonger sur le divan d'un analyste reconnu (selon quels critères ?), pendant de nombreuses années et plusieurs fois par semaine (le nombre réglementaire variant selon le lieu géographique) pour que la chose soit avérée ! C'est sur cette question que les points de vue divergent. Vous faites le choix de conserver sur ce point le modèle Eitingon alors que sur tous les autres aspects de la formation vous préférez le modèle français. Dans le modèle français (actuel), c'est après-coup, au cours des autres procédures de formation qu'on tentera de repérer si oui ou non le candidat a bien vécu l'expérience de l'analyse. Par exemple au cours de ses supervisions, des séminaires cliniques etc. Ce n'est certes pas évident : cela complexifie et pèse sur l'écoute de l'analyste dans ces situations. (C'est un point à discuter lorsqu'on abordera la question des supervisions). Mais cela a paru peu à peu nécessaire pour que l'analyse du candidat demeure véritablement analytique. En ce qui me concerne il me semble que la cure psychanalytique est une. Elle ne peut pas être de ceci ou de cela (didactique ou personnelle). Toute analyse est personnelle et ne peut tenir à l'écart quoi que ce soit, encore moins ce choix si singulier, si intriqué à sa propre histoire réelle et fantasmatique – j'oserais dire à sa propre pathologie – qu'est le choix de devenir analyste. Il n'y a pas, me semble-t-il, des analyses différentes avec des objectifs différents. Même la guérison a pu être considérée comme un objectif « par surcroît » formule de Lacan qui ne faisait là que reprendre la

recommandation de Freud faite à l'analyste de renoncer à toute représentation-but. Quoi qu'il en soit, j'ai du mal à imaginer comment l'analyste peut être à la fois un maître et un analysé. J'imagine encore moins le patient étant en même temps élève et analysé. Ce sont, me semble-t-il des positions radicalement différentes. Comme votre texte témoigne, tout au long, de votre souci de proposer une formation la plus analytique possible (cf. par exemple la manière dont vous avez permis le fonctionnement de votre séminaire), je souhaiterais que vous explicitiez davantage les raisons de votre choix de l'analyse de formation et que nous puissions en débattre tous ensemble, car je ne suis pas certaine que, sur ce point, il y ait un véritable consensus entre tous les membres de la SPRF.

J'ai souhaité commencer par l'analyse de formation parce que cela m'apparaît comme un point tout à fait fondamental et qui va largement déterminer le reste du parcours du futur analyste. La fonction du superviseur, par exemple sera fort différente si le futur analyste est encore sur le divan et surtout s'il s'agit d'une analyse de formation. Si, comme c'est le cas en France, l'analyste du candidat est tenu à l'écart de tout ce qui concerne la formation du candidat, c'est sur le superviseur que va peser la responsabilité de vérifier que le candidat a intégré l'expérience analytique et qu'il sait s'en servir. Il lui incombe de valider en quelque sorte cette formation première. Il lui faut alors tenter d'éviter deux écueils : transmettre au futur analyste des règles techniques, conforme à une modélisation institutionnelle, soit privilégier une écoute prétendue analytique au risque d'une confusion des espaces. Si, dans son écoute, le superviseur doit faire largement place à la dynamique transféro/contre-transférentielle, telle qu'elle lui apparaît dans le récit du candidat, il n'en est pas l'interprète. Ainsi, comme on a pu le constater, il arrive souvent que le futur analyste reprenne, en cours ou à la suite d'une supervision une nouvelle tranche d'analyse. Mais c'est alors lui qui en décide. Parce qu'il en éprouve « le besoin » et non parce que cela lui est prescrit. Point que vous soulignez comme très important.

De même on rencontrera le même genre de difficulté pour les séminaires cliniques qui, selon la façon dont ils sont conduits sont parfois difficiles à différencier des supervisions collectives. On voit bien qu'en matière de formation de l'analyste, la position du formateur est assez acrobatique, qu'il est difficile de conserver un cap « analytique », les meilleures intentions se transformant souvent en pièges.

Je voudrais enfin dire quelques mots concernant le terme sur lequel vous insistez « d'identité » du psychanalyste. Il m'a d'abord un peu gênée : parmi les risques connus des « ratages » de la formation, on a repéré entre autres celui de « l'analyste qui se prend pour un analyste » pour reprendre une formule chère à Pontalis. Il s'agit, en quelque sorte d'un faux self analytique, résultant justement d'une quête identitaire : le désir, le choix d'être analyste ayant dans ce cas pour fonction plus ou moins consciente de combler une faille narcissique, voire identitaire. Certes « être » analyste n'est pas, ou n'est pas seulement, une fonction, un statut, un métier. Cela engage nécessairement ce qui est au plus vif de son être. Pour autant, parler « d'identité » peut laisser croire que l'analyste est en permanence analyste. Or non seulement, quelle que soit la profondeur des transformations qu'a pu opérer en lui l'expérience de sa propre analyse, il n'est pas analyste en dehors de la situation de la cure, mais, même lorsqu'il est en situation, protégé par le cadre dont il est le garant et qui le contient lui aussi, sa position d'analyste est à l'instar de la marche, constamment menacé de déséquilibre. Je reprendrais volontiers ici les propos d'un de mes analystes « on ne peut se dire analyste que lorsqu'on l'est suffisamment souvent pour ne pas empêcher son patient de faire son analyse » ! C'est une boutade assurément mais qui tend à remettre l'analyste à sa place dans tous les sens du terme. Là encore il est difficile de s'assurer que tel est le cas et de trouver le terme juste pour désigner ce que Freud avait dénommé un métier impossible.

Voici quelques brèves remarques qui mériteraient de longs développements mais dont j'espère justement qu'elles pourront amorcer les commentaires et débats que suscitent toutes les questions soulevées par votre texte.